

CHAPITRE PREMIER

La journée avait passé, je ne m'en étais pas rendu compte. J'avais eu l'intention de sortir mais n'en avais rien fait.

Peu avant huit heures, je descendis pour dîner. Ma mère n'était pas rentrée, Luisa commença à me servir en prenant cet air renfrogné qu'elle avait coutume d'arborer en ma présence.

En l'absence de ma mère, je m'installai dans la cuisine. Nous y avions un téléviseur : je regardai les nouvelles.

Luisa n'aimait pas que je vienne manger dans la cuisine, seul avec elle ; comme c'était une grande pièce en L, elle se réfugia du côté de ses fourneaux, hors de ma vue. Cela me faisait toujours ricaner.

— Luisa !

— Oui, monsieur.

Elle arriva à mon appel, se tint devant la table, l'œil terne, réservée.

— Je désirerais mon dessert, Luisa.

— Mais il est là, monsieur.

Je fis semblant de découvrir la tarte.

— Je n'ai pas envie de gâteau... Je voudrais des fruits frais. Qu'est-ce que vous avez comme fruits, Luisa ?

— Je vais vous chercher le compotier...

Elle repartit, je la suivis de l'œil, trouvant excitants ses mollets nerveux dont les muscles jouaient sous la

peau très blanche, et plus excitant encore le contraste entre cette peau laiteuse, que je devinais moite, et sa robe noire, étriquée, au col de coton blanc, qui soulignait son cou maigre, non sans beauté.

En revenant, elle intercepta brièvement mon regard. Son œil charbonneux, presque toujours baissé, était bordé de cernes mauves. En dépit de la chaleur, sa robe d'épaisse toile noire, à manches longues, ne paraissait pas la gêner. Son tablier de domestique, impeccablement repassé, me faisait penser au scapulaire d'une nonne. Je la voyais bien à la messe, fille fiévreuse, récitant des chapelets, se mortifiant pour des pensées inavouables, car elle avait des pensées inavouables, j'en étais persuadé. J'imaginai son cul, ça me faisait bander, je me demandais quelle forme il avait, il ne semblait pas très gros, pourtant j'étais persuadé qu'il était bien charnu. Et sa chatte ? Elle avait l'air un peu sale. Peut-être qu'elle puait. Ça me procura une chaleur rien que d'y penser.

Elle avait posé les fruits sur la table. Comme elle tournait les talons, je saisis une pêche, la fis rouler au sol dans sa direction. Elle s'immobilisa, me jeta un vif regard. J'ébauchai une moue d'excuse. Elle se baissa.

Ses mollets nus, leur chair blanchâtre, le jeu de leurs muscles, me fascinaient. Je remarquai des poils noirs, non rasés, sous ses genoux. Courbée, elle faisait involontairement saillir des fesses plus rebondies que j'aurais cru. Une croix d'or était passée par-dessus son col quand elle s'était penchée ; elle s'en aperçut à la direction de mon regard, crispa la bouche, la replaça sous son col.

— Vous êtes gentille, Luisa.

— J'apporte votre café, monsieur.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Ma mère avait tou-

jours eu de jeunes bonnes portugaises, or Luisa ne me semblait pas si jeune que ça. Au moins dix ans de plus que moi, estimai-je. Ma mère semblait satisfaite de son service, elle était pourtant exigeante, ma mère.

Je sirotais le café, les yeux sur la télé, les pensées vers Luisa que je ne voyais plus et que j'entendais s'activer de l'autre côté de la pièce, quand je reconnus le pas décidé de ma mère. Je consultai l'heure : elle rentrait tard depuis quelque temps, je la savais très prise, toujours son travail ; elle s'encadra sur le seuil, tout sourire, éternellement parfaite, ma mère, avec ses tailleurs Chanel et le charme élégant de sa quarantaine hyper soignée.

— Tu vas bien ? Tu as dîné ? Bonsoir, Luisa ! Vous me servirez au salon.

— Oui, madame, fit la voix de Luisa.

— As-tu passé une bonne journée, Ferdinand ?

Je répondis à son sourire, lui dit que oui. Evidemment, elle désira des précisions. Je lui affirmai que j'avais lu un livre. Elle ne put s'empêcher de marquer un étonnement narquois : « Tout un livre ! » Je haussai les épaules. Elle rit. Elle paraissait si jeune et si sûre de son charme : la brillante femme à qui tout réussit. J'avais l'habitude de son numéro.

— Tu passes au salon avec moi ?

— Si tu veux.

Je la suivis. Nous nous installâmes sur le canapé de cuir grège. Luisa avait disposé des couverts et un set sur la table basse. Ma mère alluma la télé, zappa rapidement, coupa le son, et, l'œil sur l'image muette, décocha, enjouée :

— Tu as pris contact avec Irène Sulzer ?

Je poussai un soupir, répondis sans la regarder :

— Je téléphonerai demain.